Suite de la page 81.

Ségur, mal vue du corps enseignant, sa complaisance envers le patronat ! Intervention numéro un : la maîtresse comme sujet d'un verbe d'action. Intervention numéro deux : la maîtresse comme complément d'un substantif noble et abstrait (« *vita* »). Intervention numéro trois : la servante comme sujet d'un verbe d'état : « *Ancilla sum* » (« *Je suis la servante* »), immédiatement suivie de l'intervention numéro quatre : « *Domina es* » (« *Tu es la maîtresse* »).

Dès ses premiers mots de latin, l'élève est donc bouclé dans le système de pensée le plus carcéral qui soit. Débitant sa leçon, où sa naïveté ne découvre aucune chausse-trape, il perpétue les schèmes colonialistes : « *Je suis la servante ; tu es la maîtresse.* » Quant au reste, il semble qu'en 1972 (le dépôt légal en fait foi) l'Instruction publique était très en retard sur l'abolition de l'esclavage : « *Domina ancillis praeest* » (« *La maîtresse commande aux servantes* ») ; « *Ancillarum diligentia dominae prodest* » (« *L'empressement des servantes est utile à la maîtresse* »). Et la rhapsodie latine se clôt sur ce point d'orgue : « *Ancillarum et puellarum cura dominae vita jucunda est* » (« *Grâce au soin des servantes et des jeunes filles la vie de la maîtresse est agréable.* ») La « *domina* » a donc engagé du personnel intérimaire. Faudrait-il être méchant pour lui reprocher son agréable vie...

Le jeu des petits ronds

Allons, camarades de l'ère préhistorique, fidèles compagnons de rosa la rose, ayons le courage et la dignité de nous reconnaître anciens combattants d'une campagne perdue. Et cultivons nos regrets, en dandies que l'on nous contraint à devenir.

Au coin du feu, nous évoquerons des antiquités, mal ravalées, mises au goût du jour, comme le « Manuel des études littéraires françaises », de Castex et Surer, que nous affectionnions moins par sens de la discipline que parce que la présentation des poètes y relevait elle-même d'une certaine poésie baroque.

Castex et Surer faisaient entrer la vie et les œuvres de chacun dans une sorte de circuit fléché (les ailerons de la flèche portaient l'année de la naissance, et sa pointe celle de la mort) interrompu par de petits cercles. Sur les segments ainsi obtenus, s'inscrivait l'état civil ; dans les ronds, étaient retenues les dates essentielles ; enfin, en arrière-plan, apparaissaient les titres des recueils, dans des volumes stylisés. Chaque étape de l'existence du poète avait donc son panneau d'affichage et notre jeu favori consistait à en dire le contenu, de mémoire et le plus vite possible :

Jean Racine ? « *L'empreinte janséniste, l'émancipation, la vocation tragique, le retour à la vie chrétienne.* » Alfred de Musset ? « *L'adolescence brillante, la jeunesse douloureuse, la déchéance précoce.* » Gérard de Nerval ? « *La jeunesse insouciante, la maturité ardente, la fin tragique.* » Paul Verlaine ? « *Un commis inspiré, un étrange mystique, un malheureux.* »

Quelque vingt ans après, j'ai revu l'un de nos mousquetaires, une de nos plus fines épées. Il connaissait aussi les textes inscrits dans les petits ronds et, à la question : « *Ronsard, 1542 ?* », il répondait du tac au tac : « *Devient sourd.* »

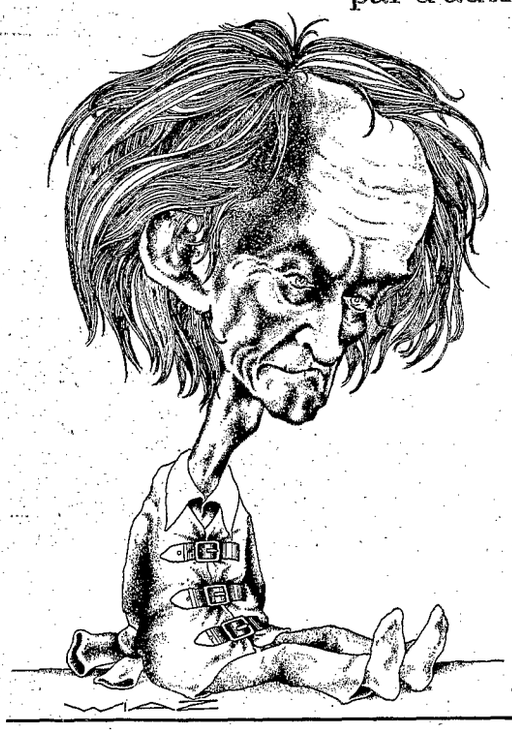
Il enseigne aujourd'hui l'espagnol dans un lycée de province et publie des poèmes dans une revue locale. Il a l'air content et, quand je lui ai demandé, histoire de cligner de l'œil vers Proust, quel était son idéal de bonheur terrestre, il m'a répondu sans hésiter : « *Figurer de mon vivant dans le Castex et Surer.* » Pardi !

PIERRE AJAME

ECRIVAIN

Ecce Artaud

« Chaque rêve est un morceau de douleur à nous arraché par d'autres êtres »



SUPPOTS ET SUPPLICIATIONS
tome XIV des œuvres complètes
d'Antonin Artaud
Gallimard, 324 p., 59 F.

■ Un visage de crucifié. Parfois un rire avide qui fait saillir d'innombrables rides, puis s'efface. Et surtout le regard, le regard d'Artaud : une sorte de rayon laser capable de traverser les corps...

Je l'ai vu ainsi à la « Rhumerie » martiniquaise, entre Blin et Adamov, au milieu d'un groupe de femmes en noir, comme le chœur des Euménides. Ce devait être lors de ses deux dernières apparitions publiques, au théâtre Sarah-Bernhardt ou au Vieux-Colombier.

Je sentis alors une sorte de transe, l'explosion d'un absolu qui pouvait être poétique ou politique, en tout cas l'horreur du « *clair-obscur de la vie quotidienne* ».

Il est stupéfiant de lire aujourd'hui ces pages qu'il venait d'écrire, « Suppôts et Suppliciations », à peu près contemporaines de « Van Gogh, le supplicié de la société », que publiait Gherbrandt. Le texte paraît écrit de cette

ROMAN

Un vertige majuscule

Le tour du monde en quatre-vingt-dix-neuf chapitres plus un épilogue

LA VIE MODE D'EMPLOI
par Georges Perec
Hachette (coll. « P.O.L. »), 700 p., 70 F.

■ Il y a du commissaire-priseur chez Georges Perec. Une attention hallucinée aux objets, aux détails, aux microcosmes. Un vertige miniature.

N'oubliez pas que son premier roman, prix Renaudot, s'appelait « les Choses »... Il passe son temps à couper les cheveux en quatre, en huit, en seize. L'un des personnages de ce roman multiple (il y a « romans », sur la couverture, ce n'est pas un hasard, d'ailleurs Perec ne laisse jamais rien au hasard) s'est rendu célèbre en inventant un procédé pour découper, dans le sens de l'épaisseur, une mince feuille sur laquelle Hans Bellmer avait dessiné recto verso. C'est de cette sorte de célébrité miniaturiste que rêve cet écrivain (auteur d'un inoubliable palindrome (1) de mille mots) qui vient d'élever la schizophrénie organisée à la dignité du grand art.

Il faut tout de même préciser : Georges Perec n'est pas de ces êtres stériles qui s'inventent des balises pour mieux tirer à la ligne

(1) Palindrome : mot ou phrase qui peut se lire dans les deux sens. Exemple : « Ésope reste ici et se repose », ou encore : « Elu par cette crapule ».